



## Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

Ce qualificatif de **primaire** est un os vraiment bien pénible à avaler. On a beau en raboter les angles, en adoucir les éclats, il ne peut point « passer » et ne voilà-t-il pas que notre bonne volonté surprise s'en prend maintenant à plus favorisés que nous !

*Evidemment, nous sommes des primaires avec tout ce que ce terme suppose de pauvre, de mesquin, d'étriqué et, pour tout dire, de peuple. Mais croyez-vous donc que les secondaires et les supérieurs soient tellement plus aptes aussi à remplir leur rôle social que les modestes travailleurs manuels sortis de nos humbles écoles publiques ? La faillite de leur enseignement est autrement flagrante que la nôtre car eux qui pourtant travaillent sur des effectifs sélectionnés intellectuellement, encombrant de leurs cancren les administrations et les cadres de l'armée. Du point de vue social, un illettré primaire est moins malaisant qu'un raté de lycée, car il est capable, dans la majorité des cas, de devenir un bon travailleur manuel à l'exemple de son entourage. La supériorité des intellectuels du secondaire doit être ailleurs, mais elle n'est pas forcément en faveur de l'amélioration de la société et, en définitive, n'est-ce pas cela qui compte ?*

Le camarade, on le voit, n'y va pas avec le « dos de la cuiller » et pour river son clou à l'adversaire, si toutefois adversaire il y a, il saurait, semble-t-il, mener assez vivement l'attaque. Mais cette attaque, justement, il n'est pas le moins du monde dans notre intention de la mener et d'imputer aux travailleurs de l'esprit que sont nos **secondaires** ou **supérieurs**, les malaisances d'une société basée sur l'exploitation de l'homme par l'homme. Socialement, le problème est certainement mal posé et du point de vue intellectuel qui, ici, nous occupe (car, n'est-ce pas, nous cherchons, loyalement, à éveiller les prérogatives de l'intelligence chez nos enfants ?) je crains fort que, suivant le camarade, nous n'allions vers une déconvenue. Ne voilà-t-il pas, l'imprudent, qu'il engage le combat avec Prospéro au risque de nous voir revenir au pacage primaire affligés d'une paire d'oreilles plus avantageuses encore que nous les tailla jadis feu Maurice Barrès, aristocrate consommé des valeurs de l'esprit.

réussite en nous questionnant, en apportant ton projet, ton désir, ta suggestion, ton idée. C'est sera le Congrès de notre unanimité.

A. VEILLON.

Non, **primaires**, mes frères, tournons bride et rejoignons plutôt Caliban qui, dans les foules aux mains caleuses, rythme les clameurs de ce vaste chœur populaire dont nous sommes issus. Là, nous découvrirons nos vraies richesses, si vraies, si nôtres que, pour un peu, nous allions nous lasser d'elles et ne plus comprendre leur exigeante vérité. Et que grande soit notre chance de nous enrôler sous la houlette de notre Bergère, oh ! point primaire celle-là, entrant de plain pied au centre de vie, sa place favorite, pour nous faire les témoins de cette intelligence de vivre qui devrait être notre plus louable et notre plus noble ambition.

*Marie du Calanc savait bien, étant chèvre à demi, qu'il ne faut pas la bride sur le cou à cette romanichelle, mais pas de bride du tout. C'est pourquoï les seuls mots de bride, de piquet, avec ou sans tourniquet et d'enclos, attristaient son âme indomptée. Pour nous, ces mots civilisés ne signifiaient qu'hérésie. Ce que nous apprenions sous sa houlette, le troupeau, le chien et moi-même, c'est le sens profond, les limites, la grandeur de la liberté sur la terre à tous — la vraie nôtre (ô liberté accrue de pauvreté !), pour toujours nôtre à cause de la pauvreté même.*

Reconnaissons-nous dans cette pauvreté qui fait, de chaque geste des humbles, l'acte précis d'une nécessité mais au-delà pourrions-nous croire à cette liberté que la vie quotidienne gourmande et muselle comme une bête récalcitrante ? Notre liberté n'est-elle pas plutôt cette illusion qui flotte devant les yeux de l'enfant, entre ciel et terre et brusquement s'évanouit ?

Pour comprendre, reprenons la main de l'enfant et, en confiance, près de lui, écoutons-le parler.

*Hier, j'ai aidé mes parents à arracher les pommes de terre. J'allais derrière la charrue pour ramasser les pommes de terre que je mettais dans un gros panier. Il fallait faire vite, car la raie n'était pas longue et tout de suite le cheval revenait. Il y avait beaucoup de pommes de terre, elles étaient bien belles. A la fin du sillon, le panier était lourd, lourd et mes jambes étaient lasses. Le soir, j'étais si fatiguée que je me suis couchée sans souper. Nous aurons une bonne récolte. Je plains les malheureux qui n'ont rien à la cave.*

Jeanne L., 12 ans.

Peut-on parler ici de liberté de l'enfant, alors que chaque geste a l'automatisme du rendement ? Jambes lasses, reins brisés, bras rompus par le poids du panier, Jeanne ar-

penne les sillons et bon gré mal gré se trouve intégrée, pour la bataille contre la faim, dans une lutte au-delà de ses forces.

— Oh ! que non, dit le primaire, ce n'est pas la liberté. La liberté c'est de courir, c'est de sauter, c'est de se livrer à la fantaisie du moment sans limite et sans contr'ordre. Ainsi est libre l'enfant qui joue ou le riche bourgeois qui ignore les obligations du travail. Etre libre, c'est rejeter les barrières, les contraintes et atteindre le caprice, comme la chèvre, sans licol. \* Voici un exemple de liberté.

\* Marie MAURON : *La chèvre, ce caprice vivant*, scènes de la vie des bêtes. Ed. Albin Michel.

### MAUVAISE JOURNÉE

*Hier, a été pour moi une mauvaise journée.*

*Le matin, maman m'a envoyé chercher le pain à Saint-Paul. Sur la place, j'ai rencontré Louis C. et Antoine L. qui jouaient aux billes, j'ai fait quelques parties avec eux, mais quand je suis arrivé chez le boulanger, il n'y avait plus de pain.*

*En arrivant, maman m'a battu parce qu'on était obligé de dîner sans pain.*

*L'après-midi, je suis allé ramasser les sarmets de vignes. Dans un petit arbre, j'ai vu un nid. Je suis monté sur les branches pour prendre le nid, mais crac ! la branche casse et je tombe par terre. J'ai tout déchiré ma culotte, Maman m'a encore battu et m'a envoyé coucher sans souper.*

Louis M., 13 ans.

Il y a plus grande liberté encore :

*Gilles voulait aller avec les bergers porter du sel aux moutons, là-haut dans la montagne. Sa maman n'a pas voulu, alors toute la journée Gilles a fait des bêtises.*

*Il n'a pas voulu aller à l'eau. Sa sœur y est allée, mais quand elle a posé le seau sur le banc, Gilles l'a pris et v'lan ! il l'a vidé dehors. Trois fois sa sœur est allée à la l'eau, trois fois il l'a renversée.*

*Il répétait fort tout ce que sa maman disait et il lui faisait des sourires et lui chantait des chansons.*

*Quand sa maman voulait le battre, il s'échappait et, à midi, il n'a pas voulu manger.*

*Il a été insupportable toute la journée.*

Récit de Marguerite, 11 ans 1/4.

Voilà, pourrait-on dire, la suprême liberté, car rejeter par parti-pris la règle ou la contrainte c'est évidemment rester maître de sa fantaisie. Refus du travail, refus de la loi, refus de l'amitié qui s'offre, c'est ainsi, ma foi, que sont les « durs des durs » qui, très souvent, ont l'aurole des héros. Et pourtant, nous le sentons sans pouvoir peut-être l'analyser, là n'est pas la liberté. La rage intérieure de Gilles qui suscite les actes les plus stupides et marqués de la plus lamen-

table incorrection, et peut-être tout le contraire de la liberté : La liberté c'était cette euphorie intérieure dont Gilles avait la promesse dans ce beau rêve d'accompagner les bergers ; c'était la griserie de voir là-haut, le moutonnement des cimes comme une vaste mer déployée ; c'était l'effort qui use les jambes quand on grignotte pas à pas la rude pente qui conduit au sommet. Pour conquérir cette liberté-là qui centre le cœur de l'homme comme celui de l'enfant, on lutte, on rassemble ses forces, faisant bloc avec son désir et son rêve, on devient à son tour un héros. Et même quand on est écrasé par une rude journée de fatigue, quand les membres sont rompus, les reins brisés, on peut aller se coucher sans souper comme Jeanette, le cœur léger, fière d'avoir mis sa bonne volonté au niveau de ses ambitions. Là est notre liberté, vaste plaine intérieure que nous, les humbles, avons la joie de découvrir dans les luttes et les vaillances qui, pour finir, écrivent l'histoire du peuple.

Mais déjà notre primaire s'impatiente :

— Ah ! trêve de philosophie ! La liberté sera-t-elle le prototype qui va nous servir de mesure ? Nous n'avons, nous, travailleurs, pas le temps de philosopher : taillez-moi la part du Maître et laissez-moi retourner à mes élèves pour les faire travailler...

C'est justement là où nous allions arriver, car le travail, c'est un aspect de notre pauvreté et aussi un aspect de notre liberté ; la petite Jeanne au lourd panier de pommes de terre tant de fois empli et tant de fois vidé, se portera garante de cela. Si donc, pour faire honnêtement, humainement, et nous voudrions dire surtout intelligemment notre métier d'éducateur, nous avons à choisir, au matin, quand commence la bonne journée, entre les trois textes que nous venons d'inscrire sous le signe de la liberté, c'est vers Gilles que nous irions.

Pourquoi ce refus impératif de la maman ? L'enfant n'était-il pas en vacances, libre donc de ses journées ? N'était-il pas robuste et fort au point d'accompagner les bergers et même de les devancer dans les roches escarpées que dominant les passes où s'engouffrent les chamois ?

— Oh ! si, dira la maman, seulement voilà : il n'a qu'une paire de chaussures et il faudra qu'il passe toute l'année avec ! S'il va là-haut dans les rocailles de granit coupantes et affilées, c'est la fin de la semelle et l'hiver le verra pieds nus. C'est un enfant terrible, dira-t-elle en essayant ses yeux ; un jour, peut-être, je serai obligée de le mettre dans une maison de correction.

Que grande est ici la part du Maître à qui Gilles est confié.

— Oh ! le Maître ? dit Gilles en riant, il est toujours « sur » moi, il me punit tous les jours et quand je vais à l'école, il faut

que je fasse des lignes d'avance si je veux tenir pied aux punitions !

Nous savons, maintenant, les vastes limites de la liberté de Gilles. Lui, résolument, il a choisi : il ne sera pas dominé par la règle arbitraire, fut-elle sage prudence ou savoir indispensable. Alors, il sera « l'illettré primaire » dont parlait tout à l'heure le camarade. Dans le meilleur des cas, souhaitons-le, « moins malfaisant qu'un raté de lycée ». Mais même s'il devient l'honnête travailleur par atavisme et imitation (car notre pauvreté est éducatrice par le travail qu'elle exige de nous), il n'en restera pas moins que toute une personnalité d'enfant, ardente et libre aura été gaspillée par incompréhension.

— Il est butor, dit le Maître excédé, il est borné, stupide, fainéant ! Il est sournois et fait rire toute la classe ! Je suis obligé de le renvoyer de l'école pour 15 jours !

— Et toi, Gilles, que feras-tu quand tu auras quitté l'école ?

— Un mécanicien de bateau ! Je sais déjà tout comme ça marche !

Vertus de notre pauvreté dont la grande chaîne du travail tisse la grandeur ! Vertus de l'exigeante liberté de nos enfants ! A notre insu, quelquefois, ainsi, l'enfant, même illettré, sera sauvé.

(à suivre.)

Elise FREINET.

---

---

## NOS NOUVEAUX TARIFS

Malgré les hausses croissantes des produits de base, nous maintiendrons quelque temps encore nos anciens prix pour permettre les achats consécutifs aux fêtes de Noël.

Nous appliquerons seulement une hausse de 250 fr. sur le prix des presses volet, hausse qui se répercute naturellement sur les matériels complets. En tenir compte.

---

---

## Esperanto et Ecole Nouvelle

La Nouvelle-Zélande édite un film fixe 35 m/m avec texte en Esperanto ainsi que de magnifiques photos. On peut se les procurer *gratuitement* en écrivant en *Esperanto* à :

N.Z. DEPT. of TOURIST AND HEALTH RESORTS, WELLINGTON, Nouvelle-Zélande.

Espérantistes, qui ne possédez pas d'appareils, demandez-le pour un collègue qui en possède un.

---

---

Envoi contre 15 fr. pièce :

— Recueils de poèmes, linos.

— Monographies sur le moulin et l'huilerie.

Verser à Régis Henry, La Loge-Pomblin par Chaource (Aube). C.C.P. 4905-98 Paris.